Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 1

Artikel: Lausanne, le 3 janvier 1880
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185630

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-huitième année. N° 1 Samedi 3 Janvier 1880.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 3 Janvier 1880.

Chaque année, à l'approche du mois de janvier, on entend dire de tous côtés qu'il faut en finir avec cette coutume bizarre d'envoyer sa carte de visite à tous ceux qu'on connaît de près ou de loin, et même à beaucoup de gens qu'on ne connaît pas, mais qui vous font la politesse de vous imposer l'échange en vous envoyant la leur. Dès lors, on ne manque pas de commander un cent de cartes, nombre qui paraît suffisant pour se mettre en règle avec les convenances ; puis en inscrivant les noms des parents et des amis, on se souvient d'une foule de personnes auxquelles on n'avait pas songé, et l'on se hâte de courir chez le papetier ou le lithographe pour doubler ou tripler la commande.

Et voilà comment, dans la seule journée du 1er janvier, il s'expédie des millions de cartes de visite, au grand désespoir des employés postaux qui maudissent, peut-être avec raison, ces petits carrés de carton, qui ne sont cependant point d'invention moderne, car l'usage en est répandu en Chine depuis plus de mille ans.

Diverses opinions sont émises sur l'introduction des cartes de visite en Europe et surtout à Paris. Autrefois, on s'inscrivait chez le portier des personnes absentes, et comme on le fait encore aujourd'hui chez les grands personnages, les hauts fonctionnaires, les malades que l'on ne veut point déranger. C'est très probablement un calligraphe qui, choqué de ne trouver dans la loge des portiers que des registres crasseux, des plumes émoussées trempant dans une encre boueuse et incolore, s'avisa d'écrire à l'avance et commodément son nom sur de petits carrés de papier qu'il déposait chez ses amis.

Cet usage était trop commode pour ne pas se généraliser, et l'industrie ne tarda pas à s'en emparer. Dès lors, on vit circuler toutes les variétés de cartes. La carte glacée est devenue de plus en plus rare ; le carton bristol, simple et sévère, prévaut maintenant sur tous les autres ; tandis qu'il n'y a pas très longtemps encore, le bristol était mal porté. L'homme de bon ton voulait que sa carte reluisît comme une glace. Plus tard, quelques grands seigneurs, se croyant obligés de ne pas faire comme tout le monde, eurent des cartes de dimensions colossales et d'une épaisseur aristocratique. « Ces cartes, dit un écrivain français, sonnaient dans le plateau de laque destiné à les recevoir avec le bruit triomphant d'un carosse de gala. Aujourd'hui, au contraire, maint gentilhomme met une certaine coquetterie à réduire les proportions de sa carte de visite, à mesure que le simple bourgeois agrandi les siennes.

On affirme que la carte de l'ancien président de la république ne contient que ces deux mots : M. THIERS, modèle de simplicité. »

Je me permets d'ajouter que cette dernière remarque au sujet de la carte de M. Thiers est parfaitement juste ; j'en possède une qui, chaque fois qu'elle me tombe sous la main, me fait sourire en me rappelant la circonstance dans laquelle elle me fut remise.

C'était bien longtemps avant que l'ancien ministre de Louis-Philippe fut appelé à la présidence. J'étais alors employé dans la librairie protestante de MM. Meyrueis et Compe, à Paris.

Tout nouvellement débarqué dans la grande capitale, on m'avait donné, comme à un naïf provincial, de nombreuses instructions relatives à mon service :

« Quand vient un client, ne le laissez jamais quitter le magasin sans qu'il ait fait un achat quelconque. Si vous n'avez pas le livre qu'on vous demande, montrez-en un autre du même genre, faites voir les nouveautés. Dans vos moments de loisir, étudiez nos rayons, lisez les comptes-rendus des ouvrages que nous éditons et autres, afin de vous tenir au courant et d'être à même de conseiller les indécis. »

Je m'efforçai de mettre en pratique les recommandations de mon patron, mais, comme on va le voir, je ne fus pas toujours heureux.

Une après-midi, j'étais assis à mon pupitre, faisant le relevé d'une longue facture. Il pleuvait à torrents. Tout-à-coup entre un petit homme, s'abritant sous un grossier parapluie et coiffé d'un chapeau noir qui paraissait avoir été brossé à rebrousse-poil.

« Avez-vous, me dit-il d'une voix flutée, l'*Histoire des sciences* par Morand ?

Attentif aux instructions du patron, je me gratte l'oreille : Attendez... je doute que nous possédions

cet ouvrage; son titre, du moins, m'est inconnu. Je vais du reste m'en assurer, ajoutai-je en sautant sur l'échelle; et, parcourant rapidement les rayons des ouvrages scientifiques : « Nous ne l'avons pas, lui dis-je, mais nous pourrons peut-être vous le procurer. Puis, fidèle à la consigne, je lui fis voir les diverses nouveautés : Voici, Monsieur, un ouvrage tout récent...

— Connais, connais, me répond la petite voix.

— Voilà, Monsieur, le dernier ouvrage de Jules Simon.

— Connais, connais...

— Puis, une brochure fort intéressante de M. Guizot, qui...

— Ah, oui, connais, je l'ai reçue hier.

Et ainsi de suite.

Persuadé qu'il n'y avait rien à faire avec un tel client, je regagnai mon pupitre en disant à part moi, avec une coupable crudité, je l'avoue : « Puisque cet oiseau connaît tout, qu'il cherche lui-même... Je crois parbleu qu'il n'est entré ici que pour laisser passer l'averse. »

Quelques instants après, le petit homme s'approcha de moi, sortit de son calepin une carte de visite, prit ma plume, inscrivit son adresse au-dessous de son nom et me la remit en disant :

« Eh bien si vous trouvez ce livre, voici mon adresse. »

J'ouvris de grands yeux et je lus :

Mr Thiers
Place St-Georges, 27.

Non, de ma vie je ne fus pareillement interloqué; jamais je ne fis plus piteuse figure. Comme ces petits polichinelles qui sautent d'une boîte à surprise, je me levai d'un bond et fit deux révérences à me rompre l'échine.

Je venais précisément de lire le jour auparavant ce magnifique chapitre du *Consulat et de l'Empire* intitulé le *Couronnement*, et qui m'avait inspiré une profonde admiration pour son auteur.

Quand j'eus trouvé l'*Histoire des sciences* par Morand, je me rendis au superbe Hôtel de la place St-Georges, incendié plus tard par la Commune. J'attendis quelques minutes dans l'antichambre afin de savoir si c'était là le livre demandé par l'éminent écrivain. Il vint lui-même me remercier avec un sourire qui ne peut se décrire, admirable mélange de finesse, de bonté et de raillerie, dont je me souviendrai longtemps et qui ne me rappelait que trop la scène de la librairie.

L. M.

Les Autrichiens à Palézieux

C'était en décembre 1813. Les désastres éprouvés par Napoléon dans la campagne de Russie avaient considérablement amoindri ses armées et porté un coup irréparable à son prestige et à sa gloire. Le grand conquérant essayait en vain de repousser ses ennemis et de sauver les derniers vestiges de sa puissance ; la France était envahie et se débattait dans un dernier et inutile effort. Les armées alliées de l'Autriche, de la Russie, de la Prusse, de la Bavière et du Wurtemberg, marchaient sur Paris, tandis que les Anglais, s'avançant au sud, entraient à Bordeaux.

Un mouvement extraordinaire régnait dans toute la Suisse; 150,000 hommes, commandés par le prince de Schwartzenberg, empruntaient notre territoire pour pénétrer en France, sans s'inquiéter de nos protestations et de notre neutralité. Ces troupes occupaient nos cités, parcouraient nos villages ; des officiers étrangers commandaient dans nos places et nos cantons osaient à peine retenir un reste de pouvoir.

Berne fut occupé dès le 21 décembre, et, le 29, trois régiments autrichiens, venant de Berne par Fribourg et se dirigeant sur Genève, faisaient leur entrée à Lausanne.

Bâle était le centre des mouvements ; on vit les cosaques, les kalmoucks, les baskirs, s'établir sur le Rhin, et les souverains d'Autriche, de Russie et de Prusse, arriver dans cette ville au milieu de tout ce bruit de guerre.

A trois ou quatre reprises, le village de Palézieux fut inondé de soldats autrichiens, que les habitants de l'endroit ne pouvaient héberger qu'avec beaucoup de peine et de sacrifices. Les kaiserlichs se montraient parfois très exigeants et paraissaient se plaire à abuser de la patience de nos paysans.

Le syndic de Palézieux était aux abois ; il suait sang et eau pour satisfaire aux réquisitions incessantes qui lui étaient faites et engager ses administrés à prendre leur mal en patience. Mais plusieurs ne faisaient guère preuve de bonne volonté et n'acceptaient la situation qu'en maugréant. Le meunier de Palézieux, entre autres, qui détestait les Autrichiens, cherchait par tous les moyens possibles à leur rendre la vie amère sous son toit. La table était fort maigre, les chambres froides et le vin distribué avec parcimonie. Aussi, le pauvre syndic avait-il sans cesse, à ce sujet, des tiraillements désagréables.

Il prit enfin la résolution de corriger le meunier au premier passage de nouvelles troupes. L'occasion ne tarda pas à se présenter :

— Donnez-moi, dit-il au sergent autrichien, les deux plus mauvais gars d'entre vos soldats ; je les destine à l'un de nos bourgeois par trop récalcitrant.

— C'est pien facile, répond le sergent, foilà chustement deux pougres qui font voir les étoiles à moi ; *Donner Wetter*, y sont pas pons.

En effet, sur un signe de l'officier, deux gaillards à moustache hérissée, aux traits anguleux, deux hommes de sac et corde sortirent des rangs et furent envoyés au moulin, où ils entrèrent bruyamment, criant lard et choucroûte avant même d'avoir franchi le seuil. Rien ne pouvait les satisfaire, et le buffet des provisions dut ouvrir à leurs crocs ses portes toutes grandes, car ils ne plaisantaient pas.